

Progrès bien lents cependant à cause des conditions dans lesquelles ils travaillaient.

Plus d'une fois, des éboulements s'étaient produits, menaçant de les englober, compromettant leur tâche, en augmentant en tout cas la durée.

C'avait été pour les deux lutteurs un surcroît de labeur, de fatigue.

Wilkie avait à transporter ces amas de terre et de cailloux dans les caves et la maison, tandis que le gentilhomme les désagrégeait avec la pioche et le pic.

Chacun d'eux avait pris à peu près cette spécialité : à Henri de Mercourt l'attaque du terrain, à l'ancien géolier le déblai, se relayant cependant de loin en loin quand l'un était fatigué à l'excès de sa tâche personnelle.

Cependant, il leur semblait reconnaître que quelque chose se modifiait dans leur obscur séjour, le fer de leur pioche résonnait davantage, comme s'ils avaient eu plus d'air autour d'eux.

Frappés de la continuité de ces phénomènes, ils chargèrent Annie de vérifier l'état du sol au dehors.

Eux ne devaient pas, ne pouvaient sortir même à la faveur des plus épaisses ténèbres.

C'avait été compromettre, annuler leur long et pénible effort.

D'ailleurs cette étude devait être effectuée de jour afin de se rendre compte si quelque crevasse dans le sol ne produisait pas cette modification observée par les deux hommes.

Annie s'y prit à plusieurs fois pour remplir la mission dont on l'avait chargée.

Il lui fallait user de prétextes divers, ne pas se faire remarquer.

Enfin, ayant compté à l'extérieur, autant de pas que dans le souterrain, elle arriva au bord du fossé tracé au bas des fortifications.

Et elle se hâta d'aller porter cette nouvelle aux deux travailleurs.

La sonorité, l'espèce d'aération plus grande observée dans le passage qu'ils creusait s'expliquait.

C'était la proxe du fossé qui en était cause, l'épaisseur de la couche de terre diminuant entre eux et l'air libre... le terrain, cessant d'être comprimé, laissait passer l'air à travers les molécules dont il était formé.

Que les ouvriers des ténèbres continuassent à travailler droit devant eux... soudain un coup de pic abattant ce qui les séparait encore de l'air libre, ils allaient arriver au jour et se dénoncer.

Emotionnés à la pensée du péril qu'ils venaient de courir, de celui que venait de courir surtout leur mission, ils étaient revenus en arrière, avaient recommencé à incliner leur galerie.

Il était en effet indispensable de passer sous le fossé pour atteindre les fortifications.

Il fallait même descendre assez bas pour traverser les fondations des murailles et aller déboucher dans les cachots souterrains de la tour maudite.

Leur chemin, leur travail de mineur se prolongeait en conséquence.

Il y avait en outre davantage de terre à extraire, à transporter au loin... où ?

Les caves étaient pleines. Un passage subsistait seulement au milieu.

La nécessité d'avoir le moins possible de ces maudites terres à porter ailleurs avait contraint les énergiques pionniers à restreindre au strict nécessaire l'ouverture du souterrain.

Il était donc impossible à Wilkie d'aider le gentilhomme dans le travail de creusement.

Il avait bien assez, du reste, de charrier au loin les matériaux abattus.

Les caves remplies, il avait fallu, en effet, chercher un autre endroit pour les déposer.

On fut obligé d'avoir recours aux chambres mêmes de la maison.

Mais en cas d'une perquisition, ce serait leur perte au premier pas que les agents feraient à l'intérieur.

Wilkie commença donc par transporter les déblais au grenier dont la charpente était d'une solidité à toute épreuve.

Cela doublait, triplait sa fatigue. Et Annie, de la fenêtre derrière laquelle elle montait sa faction, entendait parfois son pas lourd, las, sonner lourdement sur les marches.

— Mon pauvre Wilkie ! pensait-elle. Quand cela sera-t-il fini ?

Mais elle lui cachait sa tristesse afin de ne pas affaiblir son énergie.

Il en avait tant besoin !

Et elle veillait avec un redoublement d'attention, se rendant bien compte, elle aussi, que les débris de gravats que les policiers apercevraient presque dès leur entrée seraient pour ceux-ci un trait de lumière.

Il est vrai qu'il y avait le sac de poudre de mine apportés par le vicomte de Mercourt pour faire sauter la maison s'ils venaient à être découverts : elle y songeait, elle aussi, hélas !

Mais périr tous, même en entraînant les agents dans leur tombe, la simple et bonne femme du peuple n'entrevoit une telle fin qu'avec une angoisse bien légitime.

Il lui aurait été si doux de voir s'écouler le reste de leurs jours dans une paisible retraite avec le compagnon de sa vie.

Pourtant, elle était résignée, et elle ne laissait rien voir de ses alarmes, redoublant seulement de vigilance.

Durant ce temps, le souterrain se prolongeait, s'insinuait sous le fossé.

Les mineurs improvisés pouvaient déjà évaluer dans combien de jours ils atteindraient les fondations des murailles... dans combien d'heures ils toucheraient aux souterrains mêmes de la Tour de Londres.

Le désir du vicomte de Mercourt était d'aboutir dans l'un des cachots.

De la sorte, Chooner, le gardien de ces tristes lieux, ne serait pas prévenu de leur approche.

Et lorsqu'il viendrait apporter sa nourriture au prisonnier, il serait relativement aisé de s'emparer de lui.

Tous ses projets encourageaient, soutenaient les deux hommes.

— Courage, Wilkie ! disait Henri de Mercourt, nous touchons au but.

— Tant mieux, monseigneur. Le ciel fasse que nous réussissions ! répondait l'ancien géolier.

Et poussant devant lui sa bronnette chargée des matériaux que son noble compagnon venait d'arracher, il s'éloignait dans le long boyau faiblement éclairé par la lampe qui brûlait à côté d'Henri de Mercourt.

Et arrivé au bout du souterrain, il en versait le contenu dans des mannes qu'il chargeait sur ses épaules. Et il les transportait péniblement au faite de la maison.

Le gentilhomme le voyait parfois si fatigué qu'il l'obligeait de changer de rôle, sans que Wilkie le lui demandât et c'était lui alors qui prenait la besogne de l'ancien géolier.

A mesure qu'ils approchaient du fond du fossé, la terre devenait en effet plus humide, plus lourde.

— Pourvu que nous ne trouvions pas l'eau, que nous ne mettions pas quelque source à jour ! murmurait parfois Henri de Mercourt.

Wilkie lui avait raconté que certains points des souterrains de la forteresse correspondaient en dessous avec la Tamise.

La rencontre d'un de ces conduits creusés depuis des siècles ou des infiltrations abondantes pouvaient être, au dernier moment, l'anéantissement de tout ce que les deux valeureux pionniers avaient accompli jusqu'alors.

Comme pour confirmer leur crainte, l'humidité du terrain augmentait constamment.

Henri de Mercourt prit alors une résolution héroïque : pour sauver l'œuvre comme il allait, ils allaient retarder l'heure où ils espéraient aboutir, ils allaient augmenter leur labeur.

Revenant sur ses pas à un endroit où il avait remarqué que la terre était particulièrement sèche, il commença à creuser un puits large et profond.

Quel redoublement de peine pour les deux hommes ! quelle perte de temps surtout, alors qu'ils se croyaient si près d'atteindre le but.

Cependant il le fallait.

Des infiltration abondantes se produisaient déjà dans le souterrain.

Quelques coups de pioche de plus, ils auraient été inondé, et ils risquaient d'être noyés dans l'affreuse nuit causée par les eaux emportant, éteignant la lampe, roulant leurs cadavres dans l'étroit passage soudain envahi.

Le gentilhomme français voyait avec inquiétude ces infiltrations s'accroître, et il creusait le puisard avec une hâte ardente et muette.

Mass sa tâche se compliquait. Il était obligé de mettre lui-même les déblais extraits dans des paniers et de les passer à bout de bras à Wilkie qui les emportait.

Lorsque le trou fut plus profond, l'ancien géolier lui envoyait les paniers au bout d'une corde et les tirait ensuite à lui.

Cela marcha alors un peu plus vite, Henri de Mercourt se remettant à piocher tandis que son compagnon remontait le fardeau.

Des cailloux, des pierres assez grosses se trouvaient dans les débris qu'ils sortaient du petits.

— Que nous arrivions au rocher et nous sommes sauvés, disait le gentilhomme.

L'eau filtre en effet avec assez de rapidité à travers les failles, les veines qui se trouvaient dans les rochers.

Et cette eau, qu'ils n'allaient pas tarder de mettre à jour dès qu'ils reprendraient le percement du souterrain, s'engouffrait dans l'énorme puisard qu'ils établissaient, et elle filerait ensuite à travers les rocs.

Un moment vint où la pioche maniée par les mains devenues calleuses du gentilhomme sonna avec un bruit sec.

Avec une ardeur fébrile, le seigneur de Kervien écarta l'argile qui se trouvait sous lui.

C'était bien le rocher compact, tourmenté ainsi qu'il l'avait espéré.

— Nous sommes sauvés, et nos amis aussi ! clama avec force le gentilhomme.